

CONSTRUIRE SON IDENTITÉ DE FILLE ET DE GARÇON : PRATIQUES ET STYLES VESTIMENTAIRES AU COLLÈGE

[Aurélia Mardon](#)

Association Féminin Masculin Recherches | « Cahiers du Genre »

2010/2 n° 49 | pages 133 à 154

ISSN 1298-6046

ISBN 9782296137646

DOI 10.3917/cdge.049.0133

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2010-2-page-133.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Féminin Masculin Recherches.

© Association Féminin Masculin Recherches. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège

Aurélia Mardon

Résumé

Cet article souhaite montrer qu'en entrant au collège, les filles et les garçons apprennent à utiliser le vêtement tantôt pour renforcer le marquage de la différence des sexes, tantôt pour le gommer, voire contester les normes dominantes de la féminité et de la virilité. Si, durant cette période du cycle de vie, le vêtement peut constituer un moyen pour les jeunes d'explorer et de se placer par rapport aux normes de genre, pour les parents, il reste un outil privilégié de transmission des normes sexuées qui se renforcent, notamment du fait de la puberté.

PRATIQUES VESTIMENTAIRES — CORPS — FÉMINITÉ — MASCULINITÉ — VIRILITÉ
— STÉRÉOTYPES SEXUÉS — IDENTITÉ SEXUÉE — ADOLESCENCE

Historiquement, le vêtement a joué un rôle primordial dans la différenciation des sexes (Delaporte 1984 ; Pagès-Delon 1989). La distinction sexuée est perceptible, tant par la forme des vêtements (corsets, crinolines, et plus récemment talons hauts et *strings*), que les matières ou les couleurs (austères pour les hommes depuis le XIX^e siècle, vives ou pastel pour les femmes). Le vêtement participe ainsi à la fabrication du marquage sexué des corps et contribue à la division sexuelle du travail, inégalitaire entre les sexes (Guillaumin 1992). Les enfants eux-mêmes sont invités à marquer cette différence de plus en plus tôt. Ainsi, depuis une dizaine d'années, les petites filles se voient proposer, bien

avant leur entrée dans l'adolescence, des recettes pour plaire et mettre en valeur leur apparence ¹.

Ces éléments invitent à s'interroger sur la place du vêtement dans la socialisation différentielle des sexes au moment de la transition entre l'enfance et l'adolescence. La question se pose avec d'autant plus d'acuité que cette période est caractérisée par des transformations importantes. Les enfants, qui s'autonomisent progressivement (Singly 2006), commencent à adhérer aux codes culturels et vestimentaires de leurs pairs (Mardon 2010a), tout en restant soumis au contrôle de leurs parents. Ils vivent également les transformations/pubertaires ² qui les conduisent à modifier le regard qu'ils portent sur eux-mêmes et leur statut (Mardon 2009).

Les recherches qui se sont intéressées à la construction du genre durant cette période du cycle de la vie ont toutes insisté sur l'importance et la force des prescriptions et des clivages de genre à ce moment. Certains travaux ont, ainsi, dénoncé la dimension mystificatrice du discours des magazines proposé aux 'préadolescentes' sur l'apparence. Sous couvert de libération sexuelle et d'épanouissement de soi, il leur offre un modèle très traditionnel de la féminité, les préparant à leur place asymétrique dans les rapports sociaux de sexe (Bouchard P., Bouchard N. 2005), ce qui est également le cas des magazines pour les adolescentes (Moulin 2005). De leur côté, les travaux en sociologie de la culture ont souligné que l'univers culturel des 6-14 ans était structuré par de forts clivages de sexe (Octobre 2004). Certaines recherches avancent même l'idée d'un renforcement

¹ Corinne Destal (2005). *Analyse des stéréotypes féminins dans la presse pour fillettes et pour adolescentes* :

www.womenandmedia-europe.org/francia/Corinne-Destal/sommario.doc

L'univers des stars permet notamment, aux petites filles rurales d'origine populaire, de découvrir de façon collective les règles de présentation de soi au féminin (Monnot 2009), même si toutes les filles n'intériorisent pas les dispositions sexuées à l'embellissement du corps avec bonheur (Court 2007).

² La puberté se traduit par l'augmentation de la masse générale du corps, un accroissement de la taille, et l'apparition de la pilosité pubienne et axillaire. Chez les filles, les seins se développent et les premières règles ou ménarche apparaissent entre 11 et 14 ans. Chez les garçons, les transformations sont plus tardives d'environ deux ans et sont marquées par le développement des organes génitaux, les premières éjaculations ou spermarche et la mue de la voix.

des clivages sexués durant l'adolescence (Pasquier 2005, 2010), en montrant que le dénigrement de la sentimentalité féminine s'est durci dans les sociabilités juvéniles.

En s'intéressant à ces questions, cet article souhaite montrer qu'en entrant au collège, les jeunes apprennent à utiliser le vêtement tantôt pour renforcer le marquage de la différence des sexes, tantôt pour le gommer, voire contester les normes dominantes de la féminité et de la virilité³. Mais paradoxalement, le vêtement reste un outil privilégié de transmission, pour les parents, de normes sexuées qui se renforcent, notamment du fait de la puberté.

Méthodologie

Cet article est issu d'une recherche traitant de la socialisation corporelle durant la période du collège, appréhendée à travers deux de ses enjeux, la puberté et l'apparence (Mardon 2006). Tout en étant centré sur l'apprentissage des manières de voir, de sentir et de penser des filles concernant le corps, ce travail accordait une large place aux garçons. La recherche s'appuie sur des observations dans les classes et la cour de récréation de deux collèges durant les années 2005 et 2006. Le premier établissement, qu'on appellera le collège Joliot, est situé en banlieue parisienne Ouest, au cœur d'une cité HLM, et rassemble 393 élèves, en majorité des élèves d'origine populaire et moyenne. Le second, dénommé le collège Vinci, est situé dans une ville privilégiée de la banlieue Ouest de Paris et rassemble 600 élèves, majoritairement issus des classes supérieures et moyennes de la population. L'étude s'appuie également sur des entretiens réalisés entre 2002 et 2006 avec des collégiens et des collégiennes, âgés de 11 à 14 ans, inscrits dans ces deux collèges, ainsi que par réseau (40 filles et 9 garçons dans le cadre d'entretiens formels, auxquels s'ajoutent des entretiens informels réalisés avec des jeunes des deux sexes lors des observations), avec des parents (11 mères et 1 père) et des professionnels du monde scolaire (10)⁴.

³ Ce qui est considéré comme normal et souvent interprété comme 'naturel', pour les hommes et les femmes, est déterminé par les rapports sociaux de sexe, qui sont marqués par la domination masculine (Molinier, Welzer-Lang 2000).

⁴ Afin de préserver l'anonymat des interlocuteurs et des interlocutrices, les noms et prénoms ont été modifiés.

Dans un premier temps, nous verrons qu'au moment de la transition de l'enfance à l'adolescence, les jeunes adhèrent aux conventions vestimentaires définies par le groupe des pairs et, notamment, à un ensemble de prescriptions de genre, mais également qu'en fonction des styles vestimentaires qu'ils adoptent, et qui recourent en partie leur origine sociale, ils affichent des formes de féminité et de virilité différentes. Dans un second temps, nous montrerons que les garçons comme les filles restent soumis à un contrôle parental, à l'origine d'un ensemble d'apprentissages sexués, les garçons étant incités à respecter les normes de la bienséance et de la virilité alors que les filles sont invitées à mettre en valeur leur corps sans provoquer⁵.

Afficher 'la juste maturité' et son genre par le biais du vêtement

Dans les sociabilités juvéniles, la pression à la conformité est forte. Au collège, il y a des musiques qui ne doivent plus être écoutées, des programmes de télévision que l'on déclare ne plus regarder (Pasquier 2005). L'exclusion guette ceux qui ne sont pas capables de faire preuve de la 'juste maturité'. Autrement dit, chacun doit montrer qu'il s'éloigne de l'enfance en respectant un ensemble de conventions à la fois esthétiques et culturelles (Metton 2006).

Abandonner son vêtement d'enfant et se soumettre aux prescriptions juvéniles de genre

Pour faire preuve de la juste maturité au collège et, ainsi, s'intégrer parmi ses pairs, que l'on soit une fille ou un garçon, il convient d'abandonner certains codes vestimentaires associés au monde des parents ou à l'école primaire et, de ce fait, jugés infantiles. Porter des pantalons trop colorés, à la coupe droite, à la taille trop haute, en velours côtelé, des robes à fleurs, ou encore utiliser des cartables à roulettes expose au ridicule.

Faut pas venir avec un pantalon à carreau au collège, sinon on va se faire charrier. (Marie 12 ans, collège Vinci)

⁵ Cette spécificité justifiera que, dans cette partie, on insiste tout particulièrement sur le cas des filles.

La coiffure a également son importance. Les nattes, les serretêtes peuvent constituer une source de discrédit pour les filles, comme le fait de ne pas se coiffer avant de venir au collège ou d'arborer une coupe au 'bol' pour les garçons. S'inspirer de certaines 'stars' associées au monde de l'enfance pour construire son apparence est également rédhibitoire⁶. Une fois les codes intériorisés, la plus petite faute de goût peut engendrer un sentiment de honte profonde, terme récurrent chez les collégiens et les collégiennes :

L'autre fois, je suis allée à l'école et je me suis pris la honte parce que j'avais deux nattes comme ça, comme ma petite sœur de 5 ans. Je sais pas ce qui m'avait pris de mettre ça mais je suis allée à l'école avec et ben évidemment les gens ils me regardaient bizarrement hein ! (Mélissa, 12 ans, réseau)

Tout en stigmatisant certains comportements, le groupe en valorise d'autres. Les plus jeunes doivent respecter les hiérarchies qui s'établissent entre les élèves au collège et qui se fondent, notamment, sur l'âge (Dubet, Martuccelli 1996 ; Metton 2006). Si les filles sont tenues de recourir aux outils traditionnels de la féminité tels que le maquillage, celles qui les mobilisent trop tôt sont stigmatisées. Venir au collège en portant des chaussures à talons ou se maquiller fortement dès la classe de 6^e, c'est en effet prendre le risque d'être considérée comme quelqu'un qui « se la pète », c'est-à-dire qui transgresse les barrières de l'âge séparant les grandes (les 4^e et les 3^e) des petites (les 6^e et les 5^e).

Le groupe des pairs émet également de fortes prescriptions. On sait que les attitudes contraires à leur sexe sont moins bien acceptées chez les garçons (Mosconi 1999), ce qui explique peut-être que ces derniers se montrent plus sensibles que les filles à l'injonction de recourir à des vêtements de marque. Les expressions au collège Joliot pour désigner ceux qui n'en portent pas, tels que « vieux gars », « blédard », équivalent de « péquenaud », ou encore de « bouffon », insulte genrée, qui renvoie à un manque de virilité (Clair 2008), témoignent du fait que les marques ne

⁶ De même, il convient de cesser d'échanger sur la scène sociale du collège des objets ou des images en lien avec de tels personnages médiatiques ou encore de réaliser des chorégraphies sur leurs chansons, comme c'était souvent le cas pour les filles dans la cour de récréation de l'école primaire.

sont pas seulement une manière pour les garçons de montrer discrètement leur attachement à leurs héros masculins en empruntant les marques qu'ils portent mais, aussi, une façon d'affirmer leur virilité. Les filles qui adoptent des codes masculins en portant des joggings et des vêtements larges, et sont souvent désignées, voire se désignent elles-mêmes comme des « *garçons manqués* » ou des « *bonshommes* » sont, elles, plus rarement stigmatisées. La féminité des filles est rarement remise en cause, contrairement à la virilité des garçons, comme si leur hétérosexualité n'était jamais tout à fait assurée alors que l'homosexualité des filles paraît impensable. Au collège, c'est la morale sexuelle des filles qui commence à être surveillée. Porter des vêtements trop décolletés ou laisser apparaître un *string* est perçu comme un geste de provocation à l'égard des garçons, et pas seulement dans des espaces socialement situés comme les cités. Les filles se font les relais de cette norme qui se construit presque exclusivement dans le regard de ces derniers (Clair 2008). Aïcha, 13 ans, élève au collège Joliot, stigmatise ainsi une des jeunes filles de sa classe, qui porte souvent des « *tops* » en plein hiver et dont on peut voir le *string* sous le vêtement.

Les normes sexuées valorisées au sein du groupe des pairs varient cependant en fonction de l'origine sociale des élèves, comme en témoigne le phénomène des styles vestimentaires.

Adopter un style : renforcer, gommer, s'opposer et explorer les modèles de genre

Pour afficher leur maturité, tout en affirmant leur individualité, certains collégiens adoptent un style vestimentaire, pratique qui, jusque-là, était plutôt le fait des lycéens (Pasquier 2005). Les styles associés à des goûts culturels et sportifs donnent aux jeunes des consignes concernant leur langage, leurs manières de se vêtir et d'être avec les autres (Gelder, Thornton 1997 ; Pasquier 2005). Ces phénomènes s'inscrivent dans une logique médiatico-publicitaire qui, tout en valorisant une variété de styles et l'idée d'une production autonome de l'image qu'on veut donner de soi, cache en fait une homogénéisation des goûts. L'enquête ethnographique a permis de repérer l'existence de plusieurs styles, *ricain* ou *racaille*, *skater* ou encore *gothique*, les jeunes utilisant ces catégories pour se définir eux-mêmes et se

classer dans la cour d'école, en classe ou devant les collèges sur le modèle des adolescents·e-s plus âgé·e-s. Le style *ricain* ou *racaille* est associé au goût pour le rap et le R&B et à des vêtements de sport ou à des pantalons *baggie*, systématiquement associés à des baskets de marque. Il s'appuie sur les valeurs de la culture de la rue, qu'a identifiées David Lepoutre (1997), l'art de la vanne, la force, le courage physique. Le style *skater* va de pair avec la pratique du skate et des sports de glisse, ainsi que le goût pour le reggae et le rock, les pantalons *baggie* et les baskets de la marque Van's. Enfin, le style *gothique*, moins répandu, est associé au goût pour le métal, un sous genre du rock, et à l'usage de vêtements et de chaussures noirs. Ces affichages stylistiques, auxquels les jeunes sont socialisés par leurs pairs (élèves plus âgé·e-s ou ami·e-s) ou par leurs frères et sœurs, sont très clivés socialement. Le style *ricain* se retrouve plutôt dans les milieux populaires alors que le style *skater* est généralement adopté par des enfants de milieux aisés et le style *gothique* par les enfants issus des classes moyennes. Ainsi, au collège Joliot, où sont présents des élèves d'origine moyenne et populaire dans des proportions similaires, ce sont le rap et le R&B qui imposent leurs marques identitaires, les élèves se définissant majoritairement en référence au style *ricain* ou *racaille* et, dans une moindre mesure, au style *gothique*. Dans le contexte socialement plus privilégié du collège Vinci, nombre d'élèves se définissent comme des *skaters* et, dans une moindre mesure, comme des adeptes de métal ou des *gothiques* et, bien plus rarement, comme des *rappeurs* ou des *ricains*.

Les filles affirment moins souvent que les garçons avoir un style vestimentaire. Celles qui écoutent du rap, du R&B ou de la variété disent plutôt suivre la mode en adoptant les tendances valorisées par le marché qu'on retrouve dans les magasins populaires comme Pimkie, H&M ou Zara. Celles qui aiment le reggae ou le rock mettent plutôt en avant leur originalité vestimentaire, comme Léa, 14 ans, élève au collège Vinci :

Y'en a, ils nous disent qu'on est baba cool, on va dire mais je peux pas dire que j'ai un style comme ça parce que j'aime pas me donner des étiquettes.

Par ailleurs, il existe une répartition sexuée des styles. Certains styles sont surtout revendiqués par les garçons, comme le

style *ricain* ou *racaille*, et d'autres par les filles, comme le style *gothique*. D'autres sont tout aussi bien adoptés par les filles que par les garçons, comme le style *skater*. Pourtant, même lorsqu'ils partagent un style vestimentaire similaire, les filles et les garçons ont des manières différentes de se les approprier. Les *skaters*, par exemple, associent leur style à un « *faire ensemble* ». Ainsi pour un garçon, être *skater*, c'est faire du skate avec ses « *copains* ». Les *skateuses*, qui reconnaissent rarement être des pratiquantes de cette activité, affirment, elles, leur individualité à travers leur style. À l'instar de Dominique Pasquier (2005), on peut faire l'hypothèse qu'aujourd'hui, ce sont sans doute moins les parents qui empêchent les filles de participer à des réseaux masculins que les garçons qui refusent de les intégrer parce qu'ils ont besoin de conforter leur identité dans des groupes non mixtes exaltant l'esprit de compétition et les valeurs de la virilité.

À travers leurs vêtements et les styles qu'ils adoptent, les collégiens cherchent tantôt à renforcer sur la scène publique l'identité de genre, tantôt à la gommer ou à s'opposer aux modèles traditionnels. Les garçons qui se définissent comme des *racailles* ou des *ricains* et les filles qui affirment leur goût pour le R&B et la variété mobilisent les codes traditionnels de la féminité et de la virilité. Les filles utilisent des bijoux, se maquillent et portent des jeans moulants ou des vêtements décolletés. Elles s'inspirent de l'univers des 'stars', surtout des chanteuses, pour construire leur apparence, comme l'ont bien compris les magazines qui leur proposent régulièrement des rubriques telles que « Dans la peau d'une star » ou encore « Fais-toi le look de Maria Careh »⁷. Les garçons privilégient l'usage de vêtements de sport ou de jeans, systématiquement associés à des baskets de marque ou à des pantalons *baggie*. Ils respectent les conventions de la virilité qui impliquent de porter les cheveux courts, voire rasés à la tondeuse, soit sur la totalité du cuir chevelu, soit sur les côtés. Comme en témoignent les propos de ce garçon âgé de 12 ans, élève au collège Joliot, adopter des normes féminines est fortement stigmatisé par les pairs : « *Les cheveux longs, ça fait pédale* ». Comme les filles, cependant, les garçons s'inspirent des personnages médiatiques pour se coiffer et s'habiller. À l'image

⁷ Ces deux rubriques sont issues du magazine *Hit Machine Girl*.

des joueurs de football, certains portent des crêtes, d'autres utilisent les bandeaux portés par les joueurs de basket ou, comme les *rappeurs*, ornent leur oreille d'un brillant.

Les collégiens qui se définissent comme des *skaters* ou des *gothiques* partagent des codes plus unisexes. Filles et garçons usent tout deux des jeans *baggie* et de baskets de la marque Van's. Les garçons portent les cheveux mi-longs ou longs. Les *gothiques* s'inspirent notamment d'un chanteur au look androgyne comme Marilyn Manson. La distinction des sexes ne disparaît pas totalement car nombre de filles continuent d'appliquer les normes dominantes de la féminité en se maquillant ou en portant des bijoux. Eva, 14 ans, par exemple, qui se définit comme une *skateuse*, prend garde de toujours associer ses pantalons *baggie* avec des hauts « *moulants* » pour rendre son apparence plus « *féminine* ». Être séduisante reste donc un impératif qui se conjugue au féminin, en insistant sur les parties du corps qui marquent les différences anatomiques et mettent en scène le corps pubère. À travers les styles *skater* ou *gothique*, les filles manifestent cependant leur opposition aux codes traditionnels de la féminité, qu'elles ont pu suivre quelques années auparavant. En effet, lorsqu'elles adhèrent à ces normes esthétiques, c'est en détournant les codes, comme le faisaient les punks qui transgressaient la norme de la discrétion véhiculée par les magazines féminins (Hebdige 1979). Le maquillage est très prononcé (arabesque sur les paupières), la jupe est associée à des collants noirs déchirés ou fluo, et portée avec des Doc Martens (des chaussures masculines issues du monde ouvrier), des colliers et des bracelets à pics. La volonté de rupture dont ces jeunes filles font preuve à l'égard des codes traditionnels de la féminité se lit également dans le discours critique qu'elles tiennent à l'encontre des filles adhérant à ces normes. Une manière pour nombre de filles de se distinguer de l'image dévalorisée de la « *fille* » est d'afficher des goûts musicaux connotés comme masculins (rap, métal), de reprendre à leur compte la critique masculine de goûts féminins jugés trop sirupeux mais également de rejeter les façons féminines de se vêtir. Il s'agit pour elles d'affirmer que « *la vraie fille, ou la minette, c'est l'autre* ». Parce que la critique des stéréotypes de genre est plus fréquente chez les filles les mieux dotées socialement et scolairement, on peut y voir une stratégie

de distinction (Détrez, Cotelette, Pluvinet 2007). Mais cette critique peut également constituer pour ces jeunes filles une manière de détourner le stigmate dont elles font l'objet du fait de leur apparence, souvent qualifiée de « *provocante* » par les adultes de leur entourage ou par les jeunes qui adoptent d'autres styles. Ainsi, pour Alicia (15 ans, réseau), être provocante, ce n'est pas porter des pantalons très larges mais plutôt de dévoiler son corps :

— *Y a des gens, des fois j'entends dire qu'ils trouvent ça provoquant la façon dont je m'habille mais enfin en même temps, à côté de ça, enfin moi je trouve que à côté de ça, y a plus provoquant quoi. Enfin voilà.*

Q : Y a plus provoquant que ça ?

— *Ouais, pour moi, les filles qui essaient de se montrer, au niveau de... je trouve ça plus provoquant qu'une fille qui a un caleçon avec un baggy quoi. J'aime pas quand c'est vulgaire en fait. Parce que, à 15 ans, on peut vite sombrer dans la vulgarité au niveau des fringues quoi.*

Q : C'est quoi pour vous la vulgarité à 15 ans ?

— *Je sais pas, c'est genre le pantalon bien moulant avec le petit string qui dépasse et le haut décolleté.*

Parce que les styles sont des façons pour chacun de se situer socialement et de situer les autres (Mardon 2010a) qui valorisent des conventions de la féminité et de la masculinité très différentes, notamment sur le plan corporel, ils sont à la source de rivalités et d'antagonismes entre les élèves⁸. Ainsi, les adeptes de rap et de R&B n'hésitent pas à se moquer de l'apparence des *skaters*, qu'ils trouvent « *féminines* », à cause de leurs cheveux longs. Ils soulignent souvent ouvertement la peur, teintée de dégoût, qu'ils éprouvent pour les *gothiques* et le look androgyne d'un chanteur comme Marilyn Manson, qu'ils trouvent « *bizarre* ». De leur côté, les *skaters* et les amateurs de musique métal n'hésitent pas à se moquer du style vestimentaire ou de la façon de se tenir et de marcher des garçons affichant leur goût

⁸ Une étude sur les contrôles de police montre par ailleurs que les personnes adoptant des tenues de style jeune ont plus de chance de se faire contrôler par la police que les autres. *Police et minorités visibles à Paris* (Open society institute 2009).

pour le rap et le R&B, qu'ils désignent par le terme de *racailles* et dont ils stigmatisent le comportement à l'égard des normes scolaires :

Les racailles, c'est ceux qui se font plus remarquer.

Malgré ces antagonismes, lorsqu'on interroge les plus âgés des collégiens sur l'évolution de leurs pratiques vestimentaires, on constate que, pour certains, les passages d'un style à un autre ont été fréquents. Par le biais du vêtement, les jeunes explorent ainsi, tout au long de la période du collège, des manières différentes d'affirmer leur identité de genre. Ces évolutions dépendent des transformations de leurs réseaux amicaux, des influences familiales et de la façon dont leurs styles sont perçus dans leur établissement scolaire. Lisa, 14 ans, fait partie de celles qui ont changé plusieurs fois de style. À son entrée en classe de 6^e, elle a quitté son vêtement d'enfant pour affirmer dans son apparence son goût pour le rap et le R&B et revêtir, ainsi, les attributs les plus traditionnels de la féminité que sont les vêtements près du corps et le maquillage. Puis, à l'âge de 13 ans, sous l'influence de sa grande sœur et de ses amies de classe, elle a commencé à écouter du 'métal' et à afficher ce goût musical dans son apparence. En privilégiant l'usage de pantalons larges, en dessinant de larges arabesques sur ses paupières et en se parant de bracelets à piques, elle s'est ainsi placée en rupture par rapport aux codes traditionnels de la féminité. Désormais en classe de 3^e, Lisa cherche à adopter de nouveau une apparence plus conforme à celle de ses camarades, adeptes de rap et de R&B, car elle fait l'objet de moqueries et de manœuvres physiques d'intimidation dans son collège.

Que les collégiens et les collégiennes adoptent des codes vestimentaires qui visent à renforcer sur la scène sociale de leur établissement leur appartenance de sexe ou, au contraire, qu'ils tentent de la gommer à travers des vêtements unisexes, ils restent soumis au contrôle de leurs parents en la matière.

Contrôle parental et apprentissages sexués

Dès la crèche, les parents se montrent soucieux que les enfants soient conformes aux conventions sexuées en matière d'apparence

(Cresson 2007). Les mères, responsables socialement désignées des corps de la famille, elles-mêmes plus spécifiquement soumises aux normes corporelles et vestimentaires, y sont particulièrement sensibles. Mais c'est également le cas des pères, surtout à propos de leurs fils (*id.*). Ce souci se renforce au moment de l'entrée dans l'adolescence, alors que les enfants acquièrent, du fait de la puberté, des formes adultes. Ainsi, tout en élargissant l'autonomie vestimentaire des enfants, les parents insistent auprès des garçons sur la nécessité de respecter les normes de la bienséance vestimentaire et de la virilité. Quant aux filles, elles sont incitées à accorder de l'importance à leur apparence mais sans « *provoquer* » les hommes et les garçons, afin de ne pas s'exposer, du fait de leur tenue, à des agressions sexuelles ⁹.

Du côté des garçons : respecter les normes de la bienséance vestimentaire et de la virilité

Les parents n'attendent pas des garçons qu'ils manifestent et accordent de l'importance à leur apparence à un même degré que les filles. Ils partagent l'idée selon laquelle les femmes sont jugées, plus que les hommes, à l'aune du soin qu'elles portent à ce domaine, comme l'exprime cette mère d'une collégienne de 14 ans et d'un lycéen de 17 ans :

Et puis bon sur l'aspect vestimentaire, s'il ne répond pas à un certain look, s'ils ne répondent pas à un certain look, moi je pense, enfin peut-être à tort, que c'est un peu moins grave pour un homme !

C'est pourquoi le fait que les garçons privilégient des vêtements larges et confortables tels que les pantalons *baggie* ou les baskets n'est pas mal vu. Pourtant, les parents souhaitent que leurs fils respectent les normes de la propreté et de la décence vestimentaire, moins par volonté de les préserver d'un danger physique, que par souci de la bienséance. Les garçons sont ainsi fréquemment rappelés à l'ordre par leurs parents, comme par l'école, dès lors qu'ils transgressent ces normes :

⁹ Pour analyser la dimension sexuée des pratiques éducatives parentales à propos du vêtement, il faudrait également comparer la quantité de vêtements achetés et les sommes dépensées par les parents en fonction du sexe de l'enfant, méthode qui ne sera cependant pas mobilisée dans cet article.

Une classe de 3^e se trouve dans la salle de permanence du collège Joliot. La principale du collège demande à l'un des élèves de la suivre dans son bureau. Le garçon en question porte ce jour-là un pantalon *baggy* très large. Comme il a enlevé son manteau, on peut largement apercevoir son caleçon. La principale, qui vient d'évoquer devant moi le problème des filles portant des *piercings*, déclare ironiquement à la cantonade : « *Vous pouvez aussi vous déshabiller complètement si vous voulez.* » et souligne à mon intention que : « *On est intervenu auprès des filles, mais qu'il va falloir aussi le faire auprès des garçons !* » (Observation collège Joliot)

À l'entrée dans l'adolescence, les parents se montrent également soucieux que les garçons respectent les normes traditionnelles de la virilité. C'est pourquoi ils voient d'un mauvais œil les cheveux longs des *skaters* ou des *gothiques*. S'ils n'interdisent pas toujours de telles pratiques, leurs remarques ou leurs regards désapprouvateurs constituent une forme indirecte de contrôle, perçue comme tel par les enfants. En témoigne Julien, 14 ans, élève au collège Vinci, qui se définit comme un *skater*. Il se voit reprocher ses cheveux longs, ses pantalons *baggie* et un blouson aux motifs de treillis que son père, tout particulièrement, désapprouve :

Julien : *Ben mon père, il me le répète tout le temps à table mais à part ça il fait rien quoi !*

Comme le laisse à penser les termes qu'ils utilisent pour décrier l'apparence de leur fils, tels que « *sale* », « *négligé* », derrière lesquels se cachent des jugements de classe, les parents reprochent à leurs fils d'affirmer, à travers leurs styles vestimentaires, une forme de masculinité trop éloignée de celle qu'ils valorisent, en lien avec leur appartenance sociale.

Du côté des filles : mettre en valeur son corps sans 'provoquer'

La féminité et l'image sociale des femmes continuent d'être définies autour de la beauté et du soin porté à l'apparence (Löwy 2006). C'est pourquoi les *skateuses*, les *gothiques*, aux vêtements larges masquant leurs formes, et parfois déchirés, ou les filles qui portent des vêtements de sport quotidiennement se voient reprocher le manque de soin qu'elles portent à leur apparence et, par conséquent, leur manque de « *féminité* ». M^{me} Berger,

par exemple, tolère d'autant moins l'attitude de sa fille, Alicia, 15 ans, qu'elle n'a pas de raison, selon elle, de ne pas mettre en valeur la beauté dont la nature l'a dotée :

Bon, elle n'aime pas le style jean moulant, tous ces trucs-là, elle a horreur de ça. Elle trouve ça très vulgaire les strings qui sortent du pantalon aussi, donc je lui demandais pas ça mais un jean normal, ou on voit un peu de formes quand même. Non, non pas du tout, je dis : « Tu t'enlaidis plutôt qu'autre chose. Tu t'imagines bien qu'il y a des gamines, malheureusement, la nature a fait qu'elles ne sont peut-être pas très jolies, ou alors elles sont trop grosses, elles se trouvent trop grosses, elles rêveraient d'avoir un corps comme le tien, et tu le caches. Enfin je te demande pas de faire voir ton corps comme ça à n'importe qui mais mets en valeur ce que tu as de joli. »

Si les jeunes filles doivent accorder de l'importance à leur apparence et savoir mettre en valeur leur corps, elles sont tenues, cependant, de le faire de la « bonne manière », c'est-à-dire en prenant garde de ne pas « provoquer » les hommes et les garçons qui sont susceptibles d'interpréter leurs attitudes corporelles comme un geste leur étant destiné (Clair 2008). Les pères comme les mères voient, en effet, dans l'usage de certains vêtements tels que les *strings*, les dos nus ou les pantalons taille basse une source de danger physique pour les filles, à cause des regards masculins sur leur corps, le corps féminin restant avant tout perçu comme un objet du désir masculin (Guichard-Claudic, Kergoat 2007). Par conséquent, les parents les poussent à intégrer l'idée qu'elles doivent faire attention à la façon dont elles s'habillent. Ils insistent d'autant plus sur ce point qu'ils pensent que les risques pour les filles d'être importunées augmentent à ce moment de leur cycle de vie, parce qu'elles sont en train d'acquérir des formes féminines du fait de la puberté¹⁰. Diane, 12 ans, élève au collège Vinci et dont les parents sont infirmiers, raconte comment le regard qu'elle a pu susciter chez des hommes adultes a renforcé le contrôle maternel :

Diane : C'est depuis mon voyage en Grèce où j'étais en train de passer devant un bar et t'as trois garçons qui m'ont regardée bizarre, trois adultes en plus tu vois. Ma mère m'a dit : « Oh là,

¹⁰ La puberté modifie le regard que les parents portent sur leurs filles ainsi que leurs pratiques éducatives (Mardon 2010c).

là, ils sont en train de te regarder, fais gaffe, fais gaffe, fais gaffe. » Ma mère m'a mis la pression, depuis elle veut pas que je m'habille trop...

Son amie Rosalie la coupe : *Trop femme.*

Considérant que les filles et les garçons ne mûrissent pas au même rythme, ce qui renvoie à des stéréotypes de sexe, ils redoutent également l'attitude des garçons. Non seulement leur maturité est pensée comme plus tardive que celle des filles, mais ils sont vus comme ayant du mal à maîtriser leurs pulsions. M^{me} Delignière, enseignante, explique à propos de sa fille, Aude, 13 ans, qui voudrait porter des jupes très courtes au collège :

Il faut qu'elle comprenne que montrer son corps comme ça dans la rue c'est dangereux. Et puis les garçons sont bêtes à cet âge !

Afin que les filles puissent mettre en valeur leur corps sans pour autant se mettre en danger, les parents, surtout les mères, leur transmettent des règles à maîtriser. Celles-ci participent de l'apprentissage d'une « *féminité respectable* » (Lieber 2008) ou d'une « *féminité mesurée* », comme en témoigne l'exemple du maquillage. Cette pratique est acceptée à des âges très différents selon les familles, et de manière progressive, souvent à l'occasion de fêtes de famille, mais elle donne systématiquement lieu à la transmission d'une morale de la discrétion et de la mesure :

Si on va dans la famille, c'est vrai qu'elle a droit au maquillage mais c'est discret et puis c'est adapté à son visage. Parce que je lui disais aussi : « Ça sert à rien de se maquiller et puis que ça fasse extrêmement laid, je veux dire, tu as un joli visage, c'est pas la peine de l'alourdir. » (M^{me} Sineau)

Les filles apprennent également la nécessité d'adapter leurs pratiques vestimentaires aux temps et aux lieux du jeu social. Ainsi, lorsque les parents finissent par accepter certaines acquisitions refusées aux filles lorsqu'elles étaient enfants (c'est souvent le cas des *strings* ou des dos nus), c'est en posant des conditions. Élodie, par exemple, s'était vue refuser l'achat d'un *string* à l'âge de 11 ans. Comme nombre d'autres parents, sa mère la trouvait trop jeune pour porter ce type de sous-vêtement. L'objet étant couramment utilisé par ses amies, Élodie renouvelle sa requête deux ans plus tard. Sa mère détermine non seulement sa

facture, mais aussi les conditions de son usage et de son association avec les vêtements : des tons « neutres » ou « pastel », des matières « simples » comme le coton, et surtout ne pas le laisser apparaître. On peut voir dans les conseils parentaux ce que Claude Zaidman (1996) nomme une préparation à la vie publique des femmes soumises au risque de harcèlement sexuel ou de violence sexuelle, sous prétexte de provocation.

Le discours des jeunes filles témoigne d'une intériorisation réussie de cette injonction paradoxale de mettre en valeur le corps sans provoquer. En premier lieu, de nombreuses collégiennes rencontrées soulignent presque systématiquement ne pas porter certains vêtements dénudant leur corps (décolletés trop plongeants, jupes trop courtes), ne pas se maquiller de manière trop prononcée ou ne pas laisser transparaître leurs sous-vêtements dans la sphère publique. En second lieu, lorsqu'elles évoquent leurs « stars » préférées, nombre de jeunes filles disqualifient certaines de leurs pratiques vestimentaires. Elles signifient ainsi non seulement qu'elles ne sont pas des fans mystifiées mais également qu'elles maîtrisent les codes du « bon goût ». Lise, 12 ans, en classe de 5^e, affirme à propos des chanteuses Britney Spears et Jennifer qu'elle apprécie : « *Ben des fois c'est un peu trop... décolleté, j'aime pas trop* ». Pourtant, certaines jeunes filles, souvent les plus jeunes, qui souhaitent éviter de négocier avec leurs parents ou d'entrer en conflit avec eux, ont mis au point des tactiques pour contourner les normes parentales. C'est le cas d'Amélie qui porte souvent un dos nu en cachette de sa mère et emmène sa trousse de maquillage au collège afin de se parer bien plus largement qu'elle n'y ait autorisée. Celles qui contournent les normes parentales côtoient des filles qui n'ont pas été socialisées par leurs parents à ces normes. L'attitude d'Amélie s'explique par les liens amicaux qu'elle entretient avec Émilie, 12 ans, sa voisine, avec qui elle réalise l'entretien, vient d'organiser sa première « boum », et dont les parents ne voient pas d'inconvénients à ce que leur fille porte ce type de vêtement au collège. En grandissant, les filles peuvent cependant abandonner ces stratégies pour affirmer leur opposition aux normes de la bonne mesure. Les *skateuses* ou les *gothiques*, qui se maquillent de façon prononcée, entrent ainsi souvent en conflit ouvert avec leurs parents (Mardon 2010b).

Si les filles doivent apprendre à mettre en valeur leur corps de la « *bonne manière* », elles doivent également le faire au « *bon moment* ». Nombre de parents des classes moyennes et supérieures interdisent l'usage de certains vêtements avant l'entrée au collège, l'école primaire étant associée à l'enfance, âge des jeux et de l'insouciance vestimentaire¹¹. Ainsi, demander dès la classe de CM2 des chaussures à talons compensés et des vêtements « *très courts* », expose à un refus maternel catégorique :

Un enfant, ça doit être habillé comme un enfant, ça doit être habillé correctement, sans que ce soit tape-à-l'œil, discret.
(M^{me} Sineau)

L'entrée au collège est cependant loin de modifier le point de vue des parents. Les filles de 6^e et de 5^e ont été nombreuses à souligner que le port de vêtements dénudant le corps ou mettant en valeur le buste, comme les dos nus ou les vêtements décolletés, les *strings* ou les chaussures à talons leur était interdit. Les parents craignent également que le développement de cet intérêt pour l'apparence ne nuise à la scolarité des filles.

Elle s'est très vite rendu compte parce que j'ai résisté tant et plus sur le string, que effectivement, j'avais pas eu tort. Que effectivement, toutes ses petites copines qui avaient laissé le string hautement dépasser du pantalon avec des paillettes et des trucs pendant ces deux dernières années finalement sont de mauvaises élèves, qui ont redoublé ! (M^{me} Joncour)

Le risque que les filles se détournent des préoccupations scolaires leur paraît d'autant plus grand durant la période du collège que cette apparence est à même de leur garantir un certain succès auprès des garçons.

Dans nombre de familles populaires, la tolérance à la précocité est plus grande puisque, dès lors qu'elles souhaitent porter des vêtements mettant en valeur leurs corps, nombre de filles sont soutenues à la fois financièrement et symboliquement dans cette démarche. Ainsi, lorsque l'institutrice de la fille de M^{me} Dureau (employée) propose d'organiser un spectacle sur le thème du groupe des L5, très populaire parmi les élèves, celle-ci trouve

¹¹ À ce propos, il y a un véritable consensus entre les pères et les mères des classes moyennes et supérieures. Tous condamnent la sexualisation précoce du corps des filles.

l'idée « *excellente* », parlant à propos des chorégraphies de ses filles d'« *art corporel* » que l'enseignante a eu l'intelligence d'exploiter. Non seulement elle achète pour sa fille les vêtements de ses idoles (des « *dos nus* » et des T-shirts « *déchirés* » dans le dos) pour ce spectacle mais, par la suite, l'autorise à les utiliser de façon quotidienne et, notamment, à se rendre au collège ainsi vêtue.

Non mais c'est rigolo. Je m'en amuse à la limite. Les gamines, elles aiment bien le petit ventre à l'air, moi je trouve ça mignon.
(M^{me} Rogerat, employée, conjoint agriculteur)

Même si M^{me} Rogerat explique « *prêter attention* » à la manière dont sa fille s'habille, cette surveillance reste très ponctuelle. De son côté M^{me} Dureau explique qu'elle n'a « *pas eu trop à stopper jusqu'à présent* ». C'est même elle qui a acheté un *string* à sa fille de 12 ans l'année passée. Pourtant, le couple parental n'est pas toujours en accord. Les pères, à la différence des mères, peuvent condamner sévèrement la précocité de leurs filles, mais sans forcément arriver à imposer leur point de vue dans ce domaine le plus souvent géré par les femmes. Ainsi, M^{me} Rogerat dit que son mari fait parfois « *des bonds* », à propos de l'apparence de sa fille, le présente comme « *sévère* » alors qu'elle se définit elle-même comme « *plutôt cool* » sur ce point. Elle reconnaît également qu'elle joue le rôle de « *tampon* » entre le père et la fille, souvent au profit de cette dernière. Ce n'est pas dans les pratiques vestimentaires de ces mères qu'il faut trouver une explication à cette tolérance. En effet, elles ont des rapports très diversifiés à ce domaine. M^{me} Rogerat, par exemple, se définit comme quelqu'un de peu « *féminin* ». Elle considère les jupes et les robes comme des vêtements contraignants et privilégie un vêtement « *sportif* », « *confortable* » et relativement unisexe : jean, polaires et pulls, n'usant par ailleurs jamais de maquillage. De son côté, M^{me} Dureau explique qu'elle porte généralement des jupes « *classiques* ». Mères et filles suivent donc des normes vestimentaires très différentes. La plus grande tolérance à la précocité des filles est certainement en partie liée au fait que, dans ces familles, mères et filles partagent souvent le goût pour les émissions télévisées de télé-réalité qui, justement, mettent en scène l'apparence adolescente. Elle s'inscrit également dans une volonté de la part

des mères et, plus largement, du couple parental, de soutenir la sociabilité de leurs filles, qu'ils savent dépendre de l'acquisition de certains attributs culturels :

C'est une appartenance à cet âge-là, on ne peut pas l'éviter, même si moi je ne partage pas. Je ne peux pas l'habiller comme moi. (M^{me} Dureau)

Cette tolérance pourrait également résulter du fait que, dans les franges ouvrières des milieux populaires, ce sont des identités sexuées traditionnelles qui sont valorisées (Schwartz 1990). Enfin, on peut faire l'hypothèse que ces parents voient dans le corps et l'apparence, au même titre que la réussite scolaire et le diplôme dans d'autres milieux sociaux, un « *capital* » à cultiver et à entretenir, parce qu'il pourrait être rentable sur le marché du travail et permettre l'accès à des emplois de services. La plus grande tolérance à la précocité ne signifie pas que dans les classes populaires, on ne transmette pas aux filles les normes de la bonne mesure vestimentaire. M^{me} Girard, qui autorise sa fille Amélie, âgée de 11 ans depuis quelques mois, à porter du fard à paupières et du rouge à lèvres pour aller à l'école, interdit les couleurs « *trop foncées* » ou trop « *marquées* », associées à l'image d'une femme « *vulgaire* », au profit de couleurs pastel ou brillantes. Tout en ayant accepté d'acheter un dos nu à sa fille de 11 ans, elle tient à délimiter l'usage qu'elle fait de ce vêtement. Elle refuse ainsi qu'elle le porte au collège ou encore lors de réunions familiales.

* *

*

Si, au moment de leur entrée dans l'adolescence, les jeunes affichent leur identité de fille et de garçon à travers leur apparence, c'est avant tout une certaine idée de la féminité et de la virilité qu'ils expriment. Cette idée se donne à voir dans les styles vestimentaires qu'ils adoptent, lesquels recourent en grande partie leur appartenance sociale. Ainsi, les jeunes issus des classes populaires renforcent par leur style vestimentaire le marquage de la différence des sexes. Les styles vestimentaires adoptés par ceux qui sont issus des classes moyennes et supérieures tendent, au contraire, à atténuer cette différence et peuvent même servir aux jeunes à s'opposer aux modèles traditionnels

de genre, ce qui est plus souvent une attitude féminine. Par conséquent, l'étude des usages du vêtement montre que, si l'entrée dans l'adolescence constitue une période pendant laquelle les prescriptions de genre s'avèrent très puissantes, les jeunes ne se soumettent pas nécessairement aux codes traditionnels de la féminité et de la virilité. À ce moment du cycle de leur vie, ils explorent, questionnent et se positionnent également par rapport aux modèles de genre.

Tout en constituant un moyen pour les jeunes d'explorer et de se placer par rapport aux normes de genre, le vêtement reste un outil privilégié de transmission des normes sexuées pour les parents. L'évolution des normes éducatives, qui pousse désormais les parents à construire un environnement favorable à l'expression du soi de l'enfant, n'a donc pas atténué le poids du genre dans les pratiques éducatives familiales. Il est même possible d'affirmer que les assignations sexuées des parents se renforcent durant cette période. Tout se passe comme s'il devenait d'autant plus nécessaire pour eux que les jeunes respectent ces conventions en matière vestimentaire, qu'ils sont en train d'acquérir des formes corporelles adultes. C'est particulièrement vrai concernant les filles, incitées à faire preuve de modération dans leur apparence, alors qu'elles acquièrent les formes féminines de leurs corps (hanches et poitrine). De plus, dans les classes moyennes et supérieures, l'âge choisi par les filles pour adhérer aux normes dominantes de la féminité est considéré comme trop précoce par les parents, ce qui les pousse à interdire certaines pratiques. Il conviendrait désormais de s'intéresser plus précisément à cette question des temporalités concernant le corps, c'est-à-dire aux « *bons moments* » définis par les parents et les enfants pour faire les choses qui font les hommes et les femmes (Guyard, Mardon 2010), afin de savoir si ces normes d'âge sont à la source d'une inégalité durable entre les sexes.

Références

- Bouchard Pierrette, Bouchard Natasha (2005). « L'imprégnation idéologique et la résistance : étude des réactions d'un groupe de préadolescentes à deux magazines pour jeunes filles ». *Recherches féministes*, vol. 18, n° 1.

- Clair Isabelle (2008). *Les jeunes et l'amour dans les cités*. Paris, Armand Colin.
- Court Martine (2007). « La construction du rapport à la beauté chez les filles pendant l'enfance : quand les pratiques entrent en contradiction avec les représentations du travail d'embellissement du corps ». *Sociétés et représentations*, n° 24.
- Cresson Geneviève (2007). « La vie quotidienne dans les crèches ». In Coulon Nathalie, Cresson Geneviève (eds). *La petite enfance : entre familles et crèches, entre sexe et genre*. Paris, L'Harmattan « Logiques sociales ».
- Delaporte Yves (1984). « Perspectives méthodologiques et théoriques dans l'étude du vêtement (Introduction) ». *L'Ethnographie*, n° 92-93-94 « Vêtement et sociétés ».
- Détrez Christine, Cotelette Patrick, Pluvinet Charline (2007). « Lecture des filles et des garçons : à propos du *Seigneur des anneaux* ». In Eckert Henri, Faure Sylvia (eds). *Les jeunes et l'agencement des sexes*. Paris, La Dispute « Le genre du monde ».
- Dubet François, Martuccelli Danilo (1996). *À l'école : sociologie de l'expérience scolaire*. Paris, Seuil « L'épreuve des faits ».
- Guichard-Claudic Yvonne, Kergoat Danièle (2007). « Le corps aux prises avec l'avancée en mixité (Introduction) ». *Cahiers du genre*, n° 42 « Inversion du genre : corps au travail et travail des corps ».
- Guillaumin Colette (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*. Paris, Côté-femmes.
- Guyard Laurence, Mardon Aurélia (2010). « La construction genrée des corps comme objet sociologique (Introduction) ». In Guyard Laurence, Mardon Aurélia (eds). *Le corps à l'épreuve du genre : entre normes et pratiques*. Nancy, Presses universitaires de Nancy « Épistémologie du corps ».
- Hebdige Dick (1979). *Subculture: The Meaning of Style*. London, Methuen.
- Lepoutre David (1997). *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*. Paris, Odile Jacob.
- Lieber Marylène (2008). *Genre, violences et espaces publics : la vulnérabilité des femmes en question*. Paris, Presses de Sciences Po.
- Löwy Ilana (2006). *L'emprise du genre : masculinité, féminité, inégalité*. Paris, La Dispute « Le genre du monde ».
- Mardon Aurélia (2006). *La socialisation corporelle des préadolescentes*. Thèse de sociologie, Université Paris X-Nanterre.
- (2009). « Les premières règles des jeunes filles : puberté et entrée dans l'adolescence ». *Sociétés contemporaines*, n° 75.

- (2010a). « Sociabilités et travail de l'apparence au collège ». *Ethnologie française*, vol. 40, n° 1 « Nouvelles adolescences ».
- (2010b). « Les filles et l'apparence au moment de l'entrée dans l'adolescence. ». In Guyard Laurence, Mardon Aurélia (eds). *Le corps à l'épreuve du genre : entre normes et pratiques*. Nancy, Presses universitaires de Nancy « Épistémologie du corps ».
- (2010c). « Pour une analyse de la transition entre enfance et adolescence : la place du regard parental sur la puberté et la transformation des pratiques éducatives ». *Agora débats/jeunesses*, n° 54.
- Metton Céline (2006). *Devenir grand : le rôle des outils de communication dans la socialisation des collégiens*. Thèse de sociologie, EHESS.
- Molinier Pascale, Welzer-Lang Daniel (2000). « Féminité, masculinité, virilité ». In Hirata Helena, Laborie Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle (eds). *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, PUF « Politique d'aujourd'hui » [2^e éd. 2004].
- Monnot Catherine (2009). *Petites filles d'aujourd'hui : l'apprentissage de la féminité*. Paris, Autrement « Mutations ».
- Mosconi Nicole (1999). « Les recherches sur la socialisation différentielle des sexes à l'école ». In Lemel Yannick, Roudet Bernard (eds). *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence : socialisations différentielles*. Paris, L'Harmattan « Débats jeunes ».
- Moulin Caroline (2005). *Féminités adolescentes : itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*. Rennes, Presses universitaires de Rennes « Le sens social ».
- Octobre Sylvie (2004). *Les loisirs culturels des 6-14 ans*. Paris, La Documentation française « Questions de culture ».
- Pagès-Delon Michèle (1989). *Le corps et ses apparences : l'envers du look*. Paris, L'Harmattan « Logiques sociales ».
- Pasquier Dominique (2005). *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement « Mutations ».
- (2010). « Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe ». *Ethnologie française*, vol. 40, n° 1 « Nouvelles adolescences ».
- Schwartz Olivier (1990). *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*. Paris, PUF « Pratiques théoriques ».
- Singly (de) François (2006). *Les adonassants*. Paris, Armand Colin « Individu et société ».
- Zaidman Claude (1996). *La mixité à l'école primaire*. Paris, L'Harmattan « Bibliothèque du féminisme ».